Codréanu
l'homme de la forêt

Michel Gauvain

1939

– 2008 –

À monsieur l'abbé Pierre Gravel.

« La révolution sociale sera morale, ou elle ne sera pas », écrivait Péguy. Que cela est vrai ! Vérité qu'il est urgent de rappeler, au moment où l'homme ne se reconnaît plus et se gargarise « de mots, de mots et rien que de mots ». Oui : vérité première, antérieure à tous les problèmes sociaux, économiques et politiques. On parle plus que jamais des crises économiques, mais on oublie que ces phénomènes particuliers ont une cause : l'homme. Et toujours on finit par découvrir le mal partout où il n'est pas.

L'humanité n'a plus le sens de l'invisible ; elle n'a que des sens. Rendu à un tel point de bassesse, le monde n'a plus qu'à recevoir son châtiment.

Le temps du dilettantisme est fini, et ceux qui voudront, ceux qui veulent faire quelque chose devront se sacrifier. Des héros ! voilà ce qui manque à la société moderne.

Au grand mal, à l'universel mal, à l'individualisme matérialiste, il faut opposer la grandeur. Ce n'est pas une simple lutte des contraires, mais c'est une victoire décisive qui rétablira l'ordre. Vivre, être, importe plus que de faire la critique des valeurs spirituelles. Il ne suffit pas de définir la charité et la justice : il faut être charitable *et* juste. *Reprendre l'homme intégral en changeant radicalement l'homme actuel, telle doit être la fonction de tout humain. Nous devons redevenir originels.*

Cornéliu Zéléa Codréanu a fait cette grande révolution intérieure. C'était un héros ! Avant que d'être un fasciste ou un « nazi », comme le pensent tous les crétins des démocraties et d'ailleurs, il fut — et il le resta toute sa vie — un témoin du spirituel. Âme généreuse, il commença son existence dangereuse en écrasant le monstre positiviste, puis il risqua. Le risque, tout Codréanu est là.

Mon ami, Michel Gauvin, peut se passer de mes compliments. Seulement je tiens à dire que je l'admire, parce qu'il dit ce qu'il pense et ne craint pas de crier son admiration. Et j'ajouterai que son amour de la grandeur en est une profonde manifestation.

Jean-Marie Bédard
à Québec, ce 13 mars 1939.

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.
Péguy.

Cornéliu Zéléa Codréanu fut plus qu'un chef de parti génial et remarquablement courageux, il fut un saint, un poète, une espèce de Roland moderne, un héros à la fois mystique et homme d'action.

Il apparaît dans l'Histoire roumaine, comme un chevalier médiéval ressuscité, monté sur un cheval blanc, portant dans une main une croix, dans l'autre une épée. Un héraut courant la campagne pour annoncer aux paysans qu'une nouvelle ère va commencer.

Sa vie est une continuelle épopée. Prodigieuse. Fantastique. Sublime. Surhumaine. Elle reflète l'âme intrépide, bouillante et fière de la race slave – son stoïcisme et son fatalisme.

Comme la plupart des hommes qui se sont affirmés au cours de leur existence, qui ont accompli quelque chose de grand et d'utile, Codréanu est d'origine humble et prolétarienne. C'est au contact continuel du peuple qu'il devait apprendre à l'aimer, ce peuple, et à connaître ses aspirations. Avec la classe prolétarienne de son pays, il devait souffrir toutes les privations, toutes les injustices. Pour cela, il a bien mérité d'être l'idole et le héros de son peuple.

❧

« Dans Codréanu, nous dit Bertrand de Jouvenel, il y a Codru qui veut dire la forêt, le maquis. » Ce n'est pas pour cette simple analogie que la forêt a pris dans la vie de Cornéliu, figure de personnage de premier plan, mais parce qu'il y a entre elle et l'homme une affinité que je dirais filiale. La forêt surgit à tous les moments tragiques et décisifs de l'existence de Codréanu. On sent qu'elle lui est un besoin, une nécessité vitale. C'est dans la forêt qu'il trouve la force et la nourriture nécessaires pour poursuivre son idéal national et chrétien.

Elle apparaît dès la jeunesse de Codréanu qui s'écoule « au milieu des lacs et des bois de l'idyllique Bukovine ». Plus tard, ses parents l'envoient dans un lycée sur la frontière russo-roumaine, près d'une immense forêt.

La nuit, pendant que dans sa petite tête d'enfant s'agite le beau rêve qu'il devra en partie réaliser, le jeune Córnéliu peut voir le spectre noir des grands pins qui clôturent l'horizon bleu et étoilé.

Et lorsqu'il quitte le lycée pour l'université, c'est dans la forêt qu'il réunit ses vingt premiers partisans pour leur faire prêter le serment de lutter à mort pour la Roumanie.

Désormais, Codréanu trouvera dans la forêt la force de vie nécessaire pour passer à travers les moments les plus douloureux de sa tragique existence.

Son tempérament fier le jette immédiatement dans la mêlée, dans le combat. À l'université de Jassy, l'étudiant en droit retrouve le professeur Cuza qui l'avait protégé dans sa jeunesse.

Cuza est un antisémite notoire. Codréanu, qui éprouve les mêmes sentiments à l'égard d'Israël, ne peut mieux trouver comme professeur de droit romain. De professeur et d'élève, ils deviennent maître et disciple. Le premier apporte à la lutte antisémitique une longue expérience ; le second, un tempérament fougueux et décidé.

Un jour, le recteur de l'université sous la pression des Juifs supprime la messe d'ouverture de l'année universitaire. Le geste choque Codréanu qui est profondément orthodoxe. Il organise immédiatement une protestation. Les étudiants chrétiens rossent à maintes reprises leurs condisciples juifs qu'ils attendent au sortir des cours ou qu'ils rencontrent dans la rue. (Il faut dire que les partisans de Codréanu ne s'attaquent pas à une minorité, mais à un groupe égal à celui des étudiants chrétiens de Jassy.) Codréanu gagne son point, car la messe est rétablie dans les coutumes de l'université, mais il est chassé de la maison universitaire. Cependant, les professeurs à la faculté de Droit, pour la plupart antisémites, ne font pas de cas de ce renvoi et le laissent poursuivre ses études.

Nous avons là une preuve de la nature forte et du caractère véritable de Codréanu. D'un événement qui aurait pu être une défaite pour les étudiants chrétiens, il en fait une victoire. Codréanu est de ces hommes, selon le mot de Maeterlinck, « en qui se trouve une sorte de force intérieure à laquelle se soumettent non seulement les hommes, mais même les événements qui les entourent ».

Nous sommes en 1923, au moment où Hitler échoue dans sa marche au pouvoir. Codréanu, de retour d'un voyage de deux mois en Allemagne, où à certains moments il a dû vendre des légumes pour vivre, fonde la L.A.N.C.

(Ligue Antisémite Nationale Chrétienne) et en offre la présidence à Cuza. Celui-ci accepte malgré le caractère militaire de l'organisation.

Cette ligue naît à un moment propice. Le Parlement vient d'accorder à tous les Juifs de Roumanie les mêmes droits qu'aux Roumains. À Jassy, nouvelle protestation de Codréanu et de ses camarades. Le mouvement est suivi par tous les étudiants chrétiens du pays. Le gouvernement devant la force du courant antisémite qui se répand de plus en plus chez la gent étudiante, ferme alors les université qui ne seront réouvertes qu'en octobre à l'exception de celle de Jassy où la protestation menée par Codréanu a été plus violente.

À cette mesure répressive les membres de la L.A.N.C. répondent en enfonçant les portes de l'université et en hissant le drapeau national. Seule la force armée peut les déloger. Afin de se faire écouter de l'autorité civile, Codréanu, qui ne peut rien contre les fusils, va tenter la manière parlementaire. Il se rend à la tête d'une délégation de douze étudiants chez le président du Conseil, M. Jean Bratiano, qui, devant leur air décidé, se voit obligé de les recevoir. Ils réclament le *numerus clausus*. Bratiano refuse comme il sied à un parlementariste vendu à la juiverie.

Les treize décident de passer aux moyens radicaux : on pratiquera une « purge » parmi les financiers juifs. Le plan est tout monté, lorsque la police intervient. Quelqu'un a trahi. Tous sont emprisonnés à l'exception de Vernicesco. Il est évident qu'il est le délateur.

La discipline est rigoureuse à la L.A.N.C. Les camarades s'engagent à tuer celui qui les trahira. Le jour du procès, Vernicesco est attiré dans un coin du Palais de Justice par un des détenus, l'étudiant Motza, et il est tué à bout portant. Le jury ne tient pas compte de cette mesure plus que radicale et se montre sympathique aux étudiants. Il ne reste en prison que Motza et un nommé Vlad qui lui avait prêté l'arme pour venger ses camarades. Ces deux étudiants sont acquittés un peu plus tard.

Nous avons là, dans une telle tolérance de la part d'un jury, une preuve évidente que la cause défendue par Codréanu et les siens est celle même du peuple roumain.

❧

Les membres de la L.A.N.C. devront payer cher cette largesse du tribunal, car par la suite ils sont l'objet de nombreuses persécutions de la part des Juifs qui, à Jassy, se cachent derrière le préfet de police, Manciu, converti à leur cause par l'armement persuasif des billets de banque.

Un matin de mai, les camarades avec leur chef Codréanu sont à travailler paisiblement à leur local, quand des gendarmes s'introduisent arme en main

et les poussent au mur, les frappant et leur crachant au visage. Manciu, qui a lui-même frappé et craché sur Codréanu, ordonne que les prisonniers soient menés au poste de police pour y subir un interrogatoire.

On peut imaginer toutes les tortures : œufs bouillants sous les aisselles, suspensions par les pieds, flagellations de la plante des pieds avec un nerf de bœuf, bains de têtes prolongés jusqu'à la syncope. La police n'obtient aucune confession sur les activités de la L.A.N.C. Les plus faibles, connaissant le sort de Vernicesco, n'osent trahir.

Finalement sous la pression de hautes dignités de la ville, les camarades de Codréanu sont relâchés le jour même à l'exception de Codréanu qui ne l'est que le surlendemain.

Le jeune chef a pour devise : « La mort : oui ; l'humiliation : non. »

Il se fait un devoir de se venger. Mais auparavant il se retire dans les montagnes pour y vivre en ermite, ne mangeant que le pain que les bergers veulent bien lui donner et ne buvant que l'eau d'une source avoisinante. Après un mois de cette vie ascétique, Codréanu quitte son ermitage, affaibli physiquement mais courageux plus que jamais. Ces trente jours dans la montagne ont décidé de ce qu'allait être Codréanu.

Quelques jours plus tard, au Palais de Justice, alors qu'il « défendait un étudiant molesté dans une bagarre », Manciu se jette sur lui dans un excès de fureur et vient pour lui cracher à nouveau au visage. Codréanu n'hésite pas un moment. Il lui loge une balle de revolver dans la tête et l'étend raide mort. Deux gendarmes qui accompagnent Manciu, et que Codréanu reconnaît pour avoir été parmi ses persécuteurs lors de l'arrestation de son groupe, un mois plus tôt, reçoivent le même sort. Après quoi Codréanu se fraye un chemin parmi les Juifs que les coups de feu ont attiré, en leur disant : « Il me reste quatre balles, s'il y a parmi vous quatre hommes assez braves pour mourir, arrêtez-moi. » Les Juifs se séparent et lui laissent le chemin libre. Codréanu se livre de lui-même à la police.

Il est incarcéré à Galata, vieux monastère converti en prison. Dans *Souvenirs de combat*, il nous raconte sa vie de détenu :

> *Dans ma cellule humide et sombre, assis sur le bord de mon lit, les bras croisés, la tête penchée sous le poids de mes pensées, j'écoutais le temps passer minute par minute.*
>
> *C'est une chose affreuse que la solitude.*
>
> *Avec un ironique regret je pensais à ces vers :*
>
> Gaudeamus igitur
> Juvenes dum sumus.

Amusons-nous donc tant que nous sommes jeunes. Ces vers ont réchauffé, réjoui, couronné de gaîté la jeunesse de tant de générations d'étudiants. La jeunesse, en effet, a le droit de se distraire, de s'amuser avant d'avoir atteint l'âge des soucis et des préoccupations, l'âge d'homme. Mais ce droit-là m'a été refusé à moi. Je n'ai pas eu le temps de me distraire. La vie d'étudiant, celle où, dit-on, on se distrait et l'on chante sans cesse, était finie pour moi ; et je ne peux même pas dire que je l'aie jamais connue. Les soucis, les difficultés, les coups, sont tombés trop tôt sur ma jeunesse. Ce qui me reste d'elle est étouffé entre ces quatre murs sombres et froids. On m'a même enlevé le soleil. Depuis tant de semaines que je suis dans ce tombeau, on ne m'accorde qu'une heure de soleil par jour. Mes genoux sont glacés ; je sens le froid du sol de ciment qui monte le long de mes os.

Les heures passent péniblement. Tout est pénible. À midi et le soir je mange quelques bouchées. Je ne peux en avaler d'avantage. Avec la nuit commence mon véritable tourment. Je ne peux m'endormir que vers deux ou trois heures. Au dehors soufflent des tourmentes de neige. Ici, au sommet de la colline, la tempête est particulièrement violente. Par les fentes de la porte, le vent pousse la neige qui s'entasse, qui remplit bientôt le quart de ma cellule. Quand le matin arrive, elle forme chaque fois une couche épaisse. Le silence étouffant de la nuit n'est coupé que par le cri des orfraies qui logent dans les tours de l'église, et par la voix des sentinelles qui appellent de temps en temps : numéro un, bien. Numéro deux, bien.

Nous pourrions douter de la vérité de ce qu'écrit Codréanu s'il n'avait contracté au cours de cet emprisonnement une phtisie qui le minera petit à petit. Cependant le mal n'aura pas raison de sa robuste constitution. Le destin, qui semble avoir tout mis en œuvre pour faire un héros de Codréanu, se préoccupera de le faire mourir à l'heure des héros, en pleine force, debout, prêt à continuer la bataille. . .

Pour Codréanu, le procès qu'il va subir est d'une importance capitale, non parce que sa vie en est l'enjeu, mais parce que le sentiment populaire va affronter dans un duel les puissances occultes de la Juiverie et de la Maçonnerie. L'avenir en quelque sorte de la Roumanie dépend du jugement rendu par le tribunal. Ce jugement indiquera jusqu'à quelle mesure la Juiverie a corrompu le pays.

Dès le début, la Juiverie fait des siennes. Elle réussit à faire transférer à Foscany le procès qui devait avoir lieu à Jassy, – craignant des troubles de la

part des citoyens de cette ville qui sont favorables à Codréanu. Codréanu écrit, toujours dans *Souvenirs de combat* : « En apprenant ce transfert, les étudiants de Jassy furent très inquiets. Par équipes innombrables ils surveillaient le départ de chaque train, dans les gares des environs de Jassy, pour m'accompagner jusqu'à Foscany. Car le bruit s'était répandu que mes gardiens profiteraient de mon voyage pour me tuer d'un coup de fusil, en disant que j'avais cherché à m'enfuir. »

Mais là encore, à Foscany, le procès n'a pas lieu pour les mêmes raisons. Il est transféré à Turn-Séverin, à l'autre bout du pays. Codréanu n'est pas connu dans ce coin de la Roumanie, il ne nous échappera pas cette fois, se disent les Juifs .

Le procès s'ouvre le 20 mai, quatre mois après l'assassinat de Manciu. La jeunesse chrétienne de la Roumanie s'enflamme pour Codréanu. « Tout le barreau chrétien de Roumanie, dix-neuf mille trois cents avocats avaient demandé à le défendre » écrivent les frères Tharaud. Six jours plus tard, après ses défenseurs, Cornéliu prononce ces quelques mots : « Messieurs les jurés, nous avons combattu, et tout ce que nous avons fait nous l'avons fait pour notre foi, et par amour pour notre pays. Nous prenons l'engagement de lutter jusqu'au bout. Tel est mon dernier mot. » Le jury l'acquitte. Codréanu retourne dans son village, il rejoint sa fiancée qui l'attend toujours. Ils s'épousent. Près de cent mille personnes assistent à la cérémonie. La gloire lui sourit enfin. . . Mais cette gloire il ne peut la goûter entièrement. Une toux incessante lui rappelle de quel prix il l'a payée.

❧

Bien que Cuza ait défendu Codréanu à Turn-Séverin, il n'en est pas moins un vieux conservateur que les gestes de son disciple scandalisent quelque peu. La rupture vient vite entre le maître conformiste et le disciple audacieux. Codréanu veut faire de la « Ligue » moins un parti politique qu'un mouvement de redressement national et moral. Il faut réformer l'individu, pense-t-il.

Après un voyage à Grenoble où il étudie à l'université de cet endroit, Cornéliu fonde la Légion de Saint-Michel. Il déclarera à Bertrand de Jouvenel quelques années plus tard : « La Légion a été fondée, non pour la conquête de l'Etat, cela c'était le rôle du parti, mais pour la transformation du peuple. Un homme entre dans la Légion, il est ignorant, veule, n'a confiance ni en lui-même, ni en ses supérieurs, ni dans sa nation, ni en Dieu. Il a dans tous les actes de la vie cette démarche craintive, cette dérobade, ces coups de crocs perfides, qui sont la marque du chien errant. La fonction de la Légion, c'est de transformer cet homme, de faire de lui un héros ! Pour eux tous,

politiciens qu'ils sont, la conquête de l'Etat est le but suprême. Pour moi, c'est un moyen parmi d'autres. L'essentiel, ce n'est pas d'exercer le pouvoir politique, c'est de faire des hommes… »

Codréanu choisit l'Archange comme patron de son mouvement, parce que, pendant son séjour à Galata, il a été frappé par la beauté d'une icône de ce saint. Il communique alors à ses douze adhérents, cet ordre : « Aujourd'hui, 24 juin 1927, je crée sous mon commandement la Ligue de Saint-Michel Archange. Qu'il vienne parmi nous, celui qui a la foi illimitée. Qu'il reste loin de nous, celui qui ne l'a pas. Je nomme chef Radu Birovici, de la garde de l'icône. »

La Légion de l'Archange ne ressemble en rien aux autres partis politiques de Roumanie. Codréanu exècre tout caractère de politique démocrate parce qu'il a une âme de poète et que l'intrigue, sans laquelle on ne peut triompher en démocratie, lui répugne au plus haut point. Son mouvement, au contraire de tous les autres, n'offre pas de programme défini mais des hommes trempés, faits au sacrifice et à la pauvreté, pétris par des années de souffrances et de luttes. Les meilleures idées défendues par des hommes qui ne sont pas profondément sincères et convaincus, profondément chrétiens et roumains, n'ont aucune valeur pour le chef de la Légion. C'est pourquoi il lui importe avant tout de s'entourer non tant d'un grand nombre de partisans que d'hommes désintéressés et de devoir.

L'esprit qui est donné à la Légion est un esprit nourri de maximes héroïques et de sentences lapidaires. Au local du parti, on peut lire ces mots d'ordre : « Que celui qui n'a pas d'épée, vende son vêtement et en achète… Ne chasse pas le héros qui est en toi… Qui sait mourir, ne sera jamais esclave… » Les membres de la Légion ne craignent rien ; ils sont enivrés de « la poésie de la mort ». Pour répandre leurs idées, ils fondent une revue qui porte le titre de *La Terre des Ancêtres*. On y lit d'autres mots d'ordre qui trahissent bien l'état d'esprit des rédacteurs (sous l'image de Saint-Michel) :

> *Je lève sans pitié mon glaive contre les impurs qui veulent s'introduire dans la maison de Dieu… Nous sommes entre les mains de Dieu. On ne meurt qu'une fois. Que ce soit à la fleur de l'âge ou en pleine vieillesse, c'est exactement la même chose. Mais ce qui n'est pas pareil, c'est de mourir en lion ou en chien enragé.*

Codréanu, non tant par son talent d'orateur ou d'écrivain que par sa sincérité et son passé glorieux, a le don d'amener à lui toutes les âmes éprises de justice, et de liberté. De sorte que la revue est un succès dès le début.

Les noms d'adhérents à la Légion arrivent chaque jour en très grand nombre. Il faut organiser des cadres. Chaque cellule, formée de trois à treize membres, porte le nom de *nid*, inspiré de la forêt. Et les légionnaires prêtent ce serment : « Peu nombreux, mais puissants par notre foi inébranlable en Dieu ; par notre volonté de rester fermes au milieu de la tourmente ; par notre détachement de tout ce qui est terrestre, nous jurons avec bonheur de servir la Roumanie et la Croix. » Le chef leur donne ensuite un petit sac de cuir contenant de la terre roumaine qu'ils porteront attaché au cou.

❧

Au moment de la fondation de la Légion, la Roumanie est le théâtre d'élections générales. Codréanu n'a pas eu le temps voulu pour préparer cette campagne, mais il décide quand même d'affronter l'adversaire.

Il part, vêtu du costume national, monté sur un cheval blanc et suivi de quatre légionnaires. Il va ainsi de village en village, tel un croisé médiéval, apportant aux paysans la promesse d'une nouvelle vie et du triomphe de leur classe, qui forme les quatre cinquièmes de la population, sur la finance juive des centres urbains. Les paysans l'écoutent, puis par centaines abandonnent la faulx et la charrue pour le suivre. Ils sentent que cet homme, qui leur parle de la terre, n'est pas comme les autres. Lui, il comprend, pensent-ils.

À Galatz, un homme du nom de Michel Stélesco vient à lui après l'avoir entendu parler. Il a fondé les Frères de la Croix mouvement presque semblable à celui des légionnaires de Saint-Michel. Les deux chefs unissent leurs forces contre l'ennemi commun. Ils imaginent une longue croisade à travers la Roumanie. Mais cette manifestation d'un genre tout nouveau est déclarée illégale par le gouvernement qui agit sous la pression juive. Codréanu et Stélesco fondent alors la Garde de Fer, organisation militaire tout comme celle-des fascistes. Codréanu en est le chef avec le grade de « capitan ».

La juiverie veille toujours et lors de l'attentat perpétré sur la personne de Angélesco, sous-secrétaire d'État, par un étudiant, Cornéliu Zéléa reprend le chemin de la prison, accusé à tort d'avoir été de connivence avec l'assassin. Nouvel acquittement. Première des cinq dissolutions de la Garde de Fer. Inutiles dissolutions car les membres sont décidés à rester unis contre n'importe quelle force.

Cette année-là, 1931, aux élections générale, les partisans de Codréanu se voient obligés, faute d'argent de faire la campagne à pieds. La juiverie fait si bien son devoir qu'aucun partisan de la Garde de Fer n'est élu. Cependant l'année suivante, malgré toutes les puissances liguées contre lui, Codréanu réussit à faire élire cinq de ses partisans, ainsi que son père dans une élection partielle.

❧

La Garde de Fer avait connu d'injustes persécutions de la part de Manciu, du faible Vaida Voiévode, de Calinesco, tous au service de la juiverie. Elle devait aussi rencontrer en M. Duca, chef du Parti libéral, un ennemi qui s'était juré d'abolir définitivement la Garde de Fer lorsqu'il arriverait au pouvoir.

Une fois chef du gouvernement, Duca tente de mettre son projet à exécution. Le roi Carol, qui avait abandonné son peuple en pleine guerre pour aller vivre chez l'ennemi avec une juive, est un ennemi de Codréanu dont il craint de plus en plus le mouvement révolutionnaire. Et c'est avec joie qu'il permet à Duca de condamner la Garde de Fer.

Le 11 décembre 1933, le décret de dissolution est proclamé.

Le 30 du même mois, Duca reçoit quatre balles de revolver dans la tête. L'assassin est arrêté. On soupçonne Codréanu d'avoir fomenté le coup. Il se livre alors de lui-même à la police. Le tribunal ne peut rien prouver contre lui. Personne ne pense à le trahir. Ils se feraient tous tuer plutôt que d'incriminer leur chef bien-aimé. Codréanu est acquitté pour la septième fois. Il sort de ce procès avec un prestige toujours grandissant.

Mais le « capitan » devra avoir à lutter contre un pire ennemi, un ennemi à l'intérieur du parti. Michel Stélesco, ancien chef des Frères de la Croix, voit d'un mauvais œil la popularité de Codréanu. Pensant rallier un assez grand nombre de partisans à ses côtés, il quitte son chef et fonde un nouveau parti ainsi qu'un organe où il traite Coméliu Zéléa de comédien et de farceur. Les articles de Stélesco sont une continuelle calomnie capable de causer un tort énorme à Codréanu. Les partisans de la Garde de Fer restent aux côtés de leur chef et ce n'est qu'un groupe infime qui trahit avec Stélesco.

Les gens de Codréanu ont été si fanatisés au cours de ces années de combat avec le « capitan », que quelques jours après la parution de l'article, Stélesco, qui s'est retiré dans un hôpital pour une opération chirurgicale, reçoit la visite de huit jeunes gens, des « amis » disent-ils, qui lui logent trente-six balles dans la peau. Ensuite, les meurtriers se livrent à la police en chantant. Ils sont condamnés aux travaux forcés pour la vie.

Mais on n'ose pas toucher à Codréanu – il est devenu un inviolable.

Entre temps, la Garde de Fer a obtenu, malgré la corruption électorale qui existe dans tout pays démocratique qui se respecte, 16,09% des votes. Codréanu est maintenant une espèce de dieu pour les Roumains. On reconnaît en lui l'Envoyé de l'Archange, comme ont si bien dit les frères Tharaud. Il est devenu un second roi. Sa couronne est ornée de pierres plus précieuses que

l'émeraude, le saphir ou le diamant, elle brille doublement parce qu'elle a été conquise à bout d'héroïsme et de sacrifice, comme celle des anciens rois taillée à coups d'épée. Sa popularité fait ombrage à celle de Carol.

Le clergé, qui connaît l'esprit religieux de Codréanu, le seconde dans son mouvement de redressement national et lui prête à maintes reprises ses églises afin qu'il puisse réunir ses partisans et organiser des meetings. Et le peuple montre une fois de plus sa sympathie à Codréanu. Lorsqu'il reçoit les corps de deux de ses principaux lieutenants, Motza et Marine, morts sur le front de Madrid alors qu'ils combattaient pour Franco, plus de deux cent mille spectateurs saluent à la fasciste les héros.

❧

Codréanu sent que tout le peuple roumain est avec lui, qu'il compte sur lui pour renverser le pouvoir. Il sait que le roi Carol marche de pair avec la franc-maçonnerie et la juiverie, que chaque jour on vend la forêt roumaine aux étrangers, qu'on cède l'héritage des ancêtres aux Juifs. Cette idée obsède Cornéliu. Il faut agir, et au plus tôt, pensent-il. Le « capitan » n'a pas le temps d'élaborer un plan d'action radicale pour sauver la situation ; il est arrêté sous l'accusation d'avoir tenté, de détrôner Carol.

Pour la huitième fois, il s'achemine vers le cachot. On l'incarcère avec treize de ses compagnons à Ramicu-Sarat où il purgera une sentence de dix ans de travaux forcés. La vie à Ramicu-Sarat est aussi dure qu'à Galata. Codréanu n'a pas la même force de résistance, cette fois. Il tousse de plus en plus. Les privations et le froid aggravent son mal. Sa toux est si forte que la nuit, pendant que les autres dorment, il lui faut se croiser les bras avec force sur la poitrine afin d'étreindre ses quintes qui seules avec le cri des orfraies percent le silence nocturne. Codréanu résiste toujours. Les autorités s'inquiètent. Combien de temps vivra-t-il encore ? Il faut qu'il meure, et au plus tôt, car aussi longtemps qu'il sera vivant, il sera une menace pour l'État. Dans la tête du serpent l'idée jaillit.

Le 30 novembre 1938, les prisonniers sont transportés en camion de Ramicu-Sarat à Bucarest. À mi-chemin, les autos ralentissent. Il n'y a aucun garde près des prisonniers. Codréanu aperçoit à ce moment la forêt, il sait qu'il sera sauvé s'il peut seulement l'atteindre.

En un bond, il a sauté hors du camion. Il court dans les champs, vers la forêt. Ses camarades le suivent. C'est une course effrénée vers la liberté. Aucune voix derrière eux. Les gendarmes ne les ont pas vus fuir. Ils sont sauvés, la forêt est là, à deux pas !

Tout à coup surgit devant eux une rangée de mitrailleuses. Ils comprennent. Ils sont victimes d'un guet-apens de la police corrompue par la

juiverie. Les treize camarades se rangent aux côtés de leur chef. Le moment est venu de mourir. Ils sont prêts. Le sourire sur les lèvres, ils tombent percés de balles pendant que crépitent nerveusement les mitrailleuses.

Codréanu est blessé mortellement. Il n'a plus que quelques secondes à vivre. Il relève un peu la tête, regarde une dernière fois la forêt. Le soleil se lève derrière les grands pins. Codréanu n'en peut plus. Sa tête retombe. Il enfonce alors ses ongles dans la terre, comme pour s'y retenir, et meurt en emportant une dernière image de la forêt roumaine.